

Marie Fontaine

Dans les pensées d'une autre



Première approche

Huit heures quarante-cinq, j'ai un peu d'avance pour ce deuxième rendez-vous. Je gare mon coupé gris lunaire sur le petit parking qui jouxte quelques commerces. Une fleuriste, une boutique de mode, une pharmacie, et une agence immobilière. En face, un cabinet dentaire attenant celui d'hypnose. L'asphalte est en partie recouvert de larges feuilles flamboyantes, d'autres se détachent des grands platanes. Elles virevoltent sous le vent tiède de ce quatre décembre. J'attrape mon sac bandoulière posé sur le siège passager, en sors un paquet cartonné vert et doré à rabat. Tout en regardant la rue où s'engouffre un cycliste pressé, je porte une cigarette longue et fine à mes lèvres, puis l'allume avec un briquet électronique anthracite. Pas question d'être en manque, j'en garde toujours un ou deux autres dans la boîte à gants. Après avoir inhalé deux grandes bouffées mentholées, la blonde revigorante me parcourt tout le corps qui en redemande. Non, ce n'est pas dans mes résolutions

d'arrêter de fumer. Une bonne partie de mon entourage m'encourage dans ce sens, pourtant.

« Tu te ruines la santé, et ton budget aussi ! »

Tous ces gens qui me donnent des conseils, je m'en fous. Est-ce que je m'occupe de savoir ce qui leur convient ou non ? C'est vrai qu'en me regardant dans le rétroviseur intérieur, je me rends compte combien mes traits sont marqués. Des cernes prononcées soulignent mes yeux céruléens. Des rides de la patte-d'oie cacardent, il est temps de les chasser. Mes cheveux châtain mi-longs sont fourchus et secs, mais ça n'a rien à voir avec le tabac. C'est dû principalement à l'hygiène de vie qui m'est imposée journellement. Je veux bien croire que l'âge commence à se faire sentir aussi, bientôt quarante ans. Un cap que je franchirai le vingt-quatre juillet prochain. Quarante ans, il me reste tout autant à vivre, voire plus. Un âge où on a encore plein de projets, et moi, je veux profiter de chaque instant qui se présente. J'espère reprendre mon boulot à la médiathèque dès que j'en aurai fini avec ce que je subis actuellement. La cigarette est le seul plaisir qui me reste, vu que le déclenchement d'endorphine orgasmique est restreint depuis ce jour fatidique, alors qu'on me laisse tirer sur mes clopes tranquille !

Je m'appelle Tifaine Morane. Cela fait un peu plus de deux ans que j'endure de fortes souffrances physiques suite à un raté chirurgical. Tout le monde a le droit de faire des erreurs dans son travail, et ce jour

du onze septembre fut pour moi un manque de chance. Un spécialiste devrait malgré tout être au top, et lorsqu'il ne sait pas comment s'y prendre, ne pas tenter le tout pour le tout au détriment du patient. Une opération qui devait me soulager d'un important calcul rénal. J'entre dans la catégorie des personnes qui fabriquent ces cristaux. On n'en connaît pas toujours la cause, il faut boire beaucoup d'eau pour les diluer. Les infections urinaires peuvent aussi dégrader les reins.

Nous les nanas, on a une anatomie prédisposée à un terrain infectieux. Il y a très peu de distance entre l'orifice terminal du tube digestif, et l'entrée du conduit du liquide organique. Les bactéries migrantes n'ont qu'à se laisser glisser dans le vestibule vulvaire pour squatter leur nouveau loft.

C'est la fête chez les Escherichia Coli !

Non seulement ce chirurgien n'a pas su enlever le caillou, mais il m'a gratifié d'un handicap après la tentative d'extraction. Des nerfs ont été lésés au cours de l'introduction des trocars. Tel un banderillero ou un picador dans l'arène, il a transpercé l'hypoderme de la bête, histoire de l'émoustiller un peu avant son coup de grâce. Du bas du dos jusqu'au pied gauche, cette atteinte tronculaire a des conséquences invalidantes permanentes. La qualité de sommeil se trouve très limitée. Par la force des choses, ma vie intime est entre parenthèses. Les relations avec ces messieurs sont temporairement suspendues. Je commence sérieusement à être en manque.

Après avoir découvert il y a trois ans, que le garçon qui partageait ma vie avait des mœurs bonobo, j'ai mis un terme à toute ambiguïté et je l'ai renvoyé chez ses primates. Suite à cela, j'ai enchaîné les aventures au gré des occasions qui se présentaient. Parfois, belle carrosserie, parfois tôle froissée, mais toujours à fond la caisse.

La priorité, c'est de réorganiser les circuits de mon cortex défaillant par cette parésie provoquée.

Quoi qu'il en soit, j'ai franchi d'emblée le dernier échelon sur l'échelle de la douleur. En prime, elle bénéficiait de rallonges télescopiques et direct, elles m'ont projetée dans les hauteurs des cumulonimbus. Ce n'était pas le septième ciel, ce coup de foudre, il m'a laissé quelques séquelles. De temps à autre, des petites décharges électriques se manifestent dans ma cuisse. C'est assez désagréable, mais c'est mieux que cette impression de recevoir des petits coups de poignard, et toujours à l'instant le plus inopportun. Attention si ma jambe se dérobo, je peux me retrouver affalée au sol en deux temps trois mouvements. La façon de me relever n'est alors pas des plus glorieuses. Apparemment, je ne fus pas la seule à me plaindre du chirurgien. Celui qui se vantait de donner des conférences en Amérique a été radié de l'ordre des médecins. Enfin, c'est la réponse qui m'a été faite lorsque j'ai voulu savoir où il était parti, après sa soi-disant démission de la clinique.

« Les voies du Seigneur sont impénétrables ». Les

voix de la Médecine sont emberlificotées.

Toute orientation peut nous rendre crédule, mais notre opinion nous est propre. Ce n'est jamais de la faute du chirurgien si ça tourne mal. Non, on vous dit que vous êtes trop gros ou trop maigre, trop vieux ou trop malade, pas assez atteint, ou n'importe quelle excuse bidon. Jamais un médecin ne convient s'être trompé, il opère toujours dans les règles de l'art. Selon lui, je devais retrouver toute ma mobilité et remarcher correctement après quelques séances chez un kinésithérapeute. Une simple formalité qui durerait trois semaines, au plus. Ma sortie de la clinique s'est faite dans un fauteuil roulant, je l'ai gardé un bon mois jour et nuit. Que voulez-vous, parfois, on s'attache aux objets !

J'ai pu reconduire après plusieurs mois d'acharnement et de nombreuses séances de rééducation avec différents kinés. Suite à un passage dans la baignoire exécuté par ce médecin incompetent, les incessants allers et retours pour enlever les débris lithiasiques, cela me prit du temps avant de prendre conscience qu'il aggravait la situation. « La baignoire », un procédé par ondes de choc dans une machine où le bain a été remplacé par un coussin d'eau. Idéal pour m'éclater, gros hématome sur la cible !

Mon calcul a posé problème, le laser l'a pulvérisé en dizaines de fragments qui ne s'évacuent pas naturellement. Je suis vraiment une mauvaise patiente, rien ne marche avec moi, pas de bol. Mais

qu'est-ce que vous êtes courageuse me disait-il, avant de me proposer une nouvelle manière pour se défouler sur mes reins.

« La souffrance du corps est souvent utile à l'âme. » (Mérimée)

Cette profonde pensée devait être son leitmotiv.

Belle philosophie. C'est la souffrance de mon corps, sûrement pas du sien !

Entre un médecin qui a de graves crises frénétiques, et mes coliques néphrétiques à répétition, je décidai finalement de changer d'endroit. Heureusement, j'optai pour la bonne décision, de nombreuses interventions furent encore nécessaires. Le déblaiement de toute cette pierraille doit se faire progressivement. Mon rein droit n'est pas en reste, il veut concurrencer le gauche, nouvelle pyélonéphrite. Pour un oui pour un non, les différents instituts de sondage me font appel. Nouvelle montée dans la tuyauterie, car blocage au niveau du conduit de l'uretère. Sans ce tube fin et long en plastique, pas de vidange du réservoir. Risque élevé d'atrophier l'organe si l'évacuation tarde trop. D'ailleurs, je suis équipée actuellement de cet appareillage, on me l'enlèvera plus tard, quand tout sera rentré dans l'ordre.

Bon, il est l'heure. Je remonte la vitre tout en écrasant le reste de ma cigarette dans le cendrier, enfle ma veste carmin assortie au pantalon et referme la portière en pressant sur la clé. Toujours des

trainings aux pieds, fermes pour un bon maintien. Aujourd'hui ils sont noirs, parfaits avec le rouge. Je marche, non plutôt, claudique lourdement le long des commerces qui bordent le trottoir. Encore une vingtaine de mètres, voilà, j'y suis.

Sur la plaque de cuivre jaune, un nom : Aliénor Dumas-Drieu, juste en dessous : Hypnothérapeute.

En cherchant dans l'annuaire des différents pratiquants, ce nom m'a accroché par son originalité. L'hypnose, une médecine parallèle qui se développe de plus en plus. Une façon naturelle et alternative qui n'interdit pas si nécessaire, une prescription médicamenteuse. Pour mon cas, c'est justement cela que je veux stopper, en finir avec ces médocs antidouleurs si inefficaces. J'ai écumé tout ce qui existe sur le marché pharmaceutique, c'est néfaste pour mon corps avec tous les effets secondaires. Et le summum, je suis même allée me faire magnétiser, suite à l'insistance d'une personne proche. Une pratique persuasive sur des gens vulnérables, orchestrée par des hommes ou des femmes s'improvisant guérisseurs. Rien qu'en passant une main au-dessus de la douleur et en psalmodiant des incantations. Époustouflant, non ?

Le principal c'est de soulager les personnes en demande, au moins c'est déjà mieux qu'un procédé chimique. Le prix d'une séance est assez libre, tout dépend de la renommée du magnétiseur, son efficacité peut faire grimper les tarifs.

Eh oui, que voulez-vous, je suis vraiment un cas à part, rien ne marche sur moi, car trop rationnelle. Persuadée de n'avoir pas tout essayé, c'est pourquoi aujourd'hui je me retrouve devant ce cabinet d'hypnothérapie. Après avoir lu pas mal de bouquins, pris des renseignements sur le Net, ça me paraît une bonne façon pour se guérir soi-même. En écoutant son corps, on comprend mieux son fonctionnement et ses attentes.

Un bouton blanc en haut de la porte d'entrée, une indication : « Sonnez et entrez. »

Un couloir aux murs ocrés, et tout au fond une salle d'attente du même ton, vide de tout client. Oui, ici on ne dit pas patient, mais client. Je m'assieds sur une chaise en tube acier recouverte d'un tissu bleu pétrole, près d'un radiateur qui dégage une douce chaleur. Il y a une semaine, un premier contact avec Madame Dumas-Drieu afin de parler de mon affliction, de ma vie. Elle m'expliqua le déroulement d'une séance, et pour commencer le travail de l'hypnose, à sa demande, je lui ai confié des souvenirs agréables, des odeurs, des endroits inoubliables etc...

Le mot patient est réservé aux médecins. Ils ont tout pouvoir à faire une ordonnance après un long parcours universitaire, de dix à quinze ans suivant les spécialités. Pour l'hypnose, les pratiquants ont une formation qui se déroule entre quinze et trente jours, non consécutifs mais intensifs. Remarquable ! Guérir une personne en l'accompagnant dans son bien-être,